



**Note préliminaire à
l'Écho n°28
de janvier 1908**

C'est un Écho de 16 pages, le double de sa pagination habituelle !!!
L'Écho recense les vicaires depuis la révolution, mais il ne donne
aucun prénom ni l'origine de toute ces personnes, c'est dommage...

Un petit article à la mémoire de Pierre Louis BERLANDIER...

Pour la Sainte-Cécile, l'Harmonie Gauloise s'est déplacée à l'église et
a joué sous la direction de J.L. GARNIER. Elle a fini la journée dans
la salle Jeanne-d'Arc décidemment bien utile...

Dans l'État-religieux, on fait encore une fois référence à la rue des
Étables, rue que je n'ai toujours pas réussie à localiser. Probablement
dans les faubourgs, mais où ? En tout cas, aucune trace de cette rue
n'est faite au recensement de 1911...

Guy

ÉCHO DE BARBENTANE

n°28 de janvier 1908

Sommaire

- Page 01 = Édito : Nos vicaires depuis la révolution ;
- Page 01 = Une ancienne figure sacerdotale ;
- Page 02 = La Sainte-Cécile ;
- Page 03 = États religieux ;
- Page 04 = Retraite de l'Immaculée. Adoration. Anniversaire des Incidents ;
- Page 05 = Le secret du Bonheur ;
- Page 05 = Ne gêtez pas les enfants ;
- Page 08 = L'Église et l'évangile ;
- Page 10 = La soif ;
- Page 11 = Ici le lecteur avale.. Une légère dose de théologie ;
- Page 12 = Église catholique et associations ;
- Page 13 = L'inventeur de la confession ;
- Page 14 = Le sermon de l'aïeul ;
- Page 15 = Les quatre gendarmes ;
- Page 16 = Fumisterie, Carré Magique, Contre le Rhume , le mot pour rire et concours pour les enfants.

Sources : collection de Magali Arnaud et Mireille Arnaud-Boissonnade.

* L'ÉCHO *

DE BARBENTANE

Petit Bulletin Paroissial
PARAISSANT TOUS LES MOIS

Passer en faisant le bien !

HISTOIRE LOCALE — ÉDUCATION

Almerez-vous les uns les autres !

Conservez chaque numéro

HYGIÈNE

Lisez et faites lire

NOS VICAIRES depuis la Révolution

Honoré Bourges, agrégé le 16 janvier 1768, traverse la période révolutionnaire.

Sérignan, août 1803.

Chabaud, février 1827.

Brun, janvier 1832.

Blanc, mars 1834.

Bonnet, janvier 1836.

Firmin, juin 1837.

Devèze, décembre 1844.

Donnet, janvier 1849.

Gibert, avril 1855.

Roman, 1861.

Chaud, 1866.

Thénoux, août 1870.

Tron, juin 1875, actuellement curé-doyen des Martigues.

Mélsan, juin 1878, devenu supérieur des Missionnaires dominicains à Porto-Nacional (Brésil).

Guigues, septembre 1879, actuellement curé de Barbentane.

Arthac, octobre 1880.

Dubourg, mars 1883, devenu cistercien en Espagne.

Roux, juin 1884, actuellement curé de Grans.

Fabre, juillet 1889, actuellement 1^{er} vicaire de Sainte-Marthe, Tarascon.

Allard, juillet 1898, actuellement chanoine-vicaire de Saint-Trophime d'Arles.

Callier, juillet 1903, actuellement

vicaire de la Métropole Saint-Sauveur d'Aix, et mansionnaire du Chapitre.

Force, neveu du Chanoine Gonet, août 1904, actuellement vicaire de Saint-Jacques, à Tarascon.

Fraise, 18 novembre 1906.

Une ancienne figure sacerdotale

DE NOTRE PAYS

Pierre-Louis Berlandier.

L'excellent bulletin paroissial de Fuveau « *le Fuvelain* » donnait dernièrement (n° 30) la note suivante sur un prêtre d'origine Barbentanaise :

« **1810. 28 novembre.** — A Barbentane, naissance de M. Pierre-Louis BERLANDIER. Il fut ordonné prêtre le 9 juin 1838. Après avoir été vicaire aux Milles et à la Major d'Arles, il fut nommé vicaire à Fuveau où il arriva au commencement de juin 1849. Il introduisit à l'église l'harmonium pour l'accompagnement des cantiques. Avant lui, on se servait d'un accordéon à soufflet pour soutenir le chant des choristes.

« C'est lui qui avait baptisé l'abbé SAMAT et le père BENJAMIN, de l'Ordre des Prémontrés.

« En 1855, il fut nommé aumônier

de l'hôpital de Tarascon où il mourut le 18 février 1856. »

(Du Fuvelain).

Nous avons cherché, dans le registre de catholicité de 1810, l'acte de baptême de P.-L. Berlandier que nous reproduisons volontiers : « L'an mil huit cent dix et le vingt-neuf novembre a été baptisé par moi, recteur, soussigné, Pierre-Louis Berlandier, né hier, fils de François Berlandier, fabricant en laine, et de Catherine-Madeleine Courdon, mariés en face de l'Eglise. Le parrain a été Pierre Courdon, cultivateur, son oncle maternel, et la marraine Jeanne Rassegaire, sa grand'mère paternelle. Le père présent a signé avec le parrain. La marraine a dit ne savoir. Témoins, Thomas Pêtre, tourneur, et Jean-Baptiste Ayme qui ont déclaré ne savoir signer, de ce interpellés.

LATTY, recteur ; COURDON,
BERLANDIER.

LA SAINTE CÉCILE

« *L'Harmonie Gauloise* » célébra brillamment, le dimanche 8 décembre, cette fête traditionnelle par l'assistance à la Grand'Messe où elle exécuta quatre morceaux choisis de son beau répertoire et par un superbe concert qu'elle donna sur le cours à 2 heures du soir, sous l'habile et sympathique direction de J.-L. Granier.

Du haut de la chaire, après les annonces paroissiales, M. le curé s'adressa spécialement à nos chers musiciens :

« Messieurs, mes amis, leur dit-il, je vous félicite, je vous remercie, je me réjouis chaque fois que votre présence ici attire une foule plus compacte, chaque fois que vos mor-

ceaux interprétés avec tant de goût sous une direction toute de talent et de dévouement se font entendre, dans cette enceinte, chaque fois que vous venez accroître l'éclat de nos solennités religieuses.

« La parole traduit les sentiments de l'âme; mais la musique n'est-ce pas en quelque sorte l'âme elle-même qui se révèle et s'élève autant qu'elle peut se révéler et s'élever au-dessus de la terrestre enveloppe qui l'enserme ?

« Aussi bien l'Eglise a-t-elle toujours aimé et favorisé cet art merveilleux, divin comme tous les arts et peut-être le plus beau de tous.

« Mais aujourd'hui ce qui provoque surtout mes félicitations, mes remerciements, ma joie, ce n'est pas seulement votre présence et vos harmonies qui attirent, qui charment, qui ajoutent à cette fête de l'Immaculée une splendeur nouvelle, qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes dans les sphères sereines et immatérielles du mystère et de l'idéal... c'est la raison première de votre assistance à cette cérémonie, car vous ne venez pas, en ce jour, simplement en artistes, mais en chrétiens.

« Vous sanctifiez votre fête. Vous montrez par là que vous n'oubliez point que Dieu est le maître aussi bien des sociétés que des individus, que la religion est la source de la véritable harmonie, que vous voulez être fidèles à vos traditions et que vous ne méconnaissez pas le vrai auteur de la musique et le premier Musicien de l'Univers.

« D'ailleurs, vous avez mis votre Société sous le patronage d'une grande sainte, d'une chrétienne de noble race.

« Sainte Cécile n'est pas un mythe: c'est une réalité, un modèle qui s'offre à vous. Son histoire est en-

core palpitante. Ecoutez ses paroles sublimes. Le Gouverneur païen l'interroge :

« Ignores tu, lui dit-il, que nos maîtres ont ordonné que ceux qui ne voudront pas nier qu'ils sont chrétiens soient punis — et que ceux qui consentiront à le nier soient acquittés. »

« C'est tout à la fois de l'histoire ancienne et contemporaine. De nos jours encore, aux uns l'acquiescement, même quand ils ont donné la mort ; mais aux autres qui n'ont commis d'autre crime que d'avoir défendu les droits de l'Eglise, de leur religion, honteusement violés, à ceux-la point d'acquiescement, point de loi de sursis, toutes les rigueurs de la justice.

« Cécile répond : « Nous connaissons toute la grandeur de ce nom sacré et nous ne pouvons en aucune façon le renier. La peine que tu me réserves sera ma victoire. »

« Et sa dernière parole devant le juge est ce mot sublime : « *Le Christ seul sauve de la mort !* »

« C'est cette parole que je vous engage à retenir.

« En venant aujourd'hui, vous affirmez, comme société, votre foi au Christ de Cécile, au Christ des ancêtres, au Christ de votre baptême qui est le Christ immortel.

« C'est pourquoi, encore une fois, je vous félicite, je vous remercie, je me réjouis. Ce Christ seul sauve de la mort. Il est la vraie vie des âmes, l'âme des âmes, la vraie vie des sociétés, l'âme de toutes les institutions. Qu'il soit l'âme, la vie de la vôtre, qu'il la bénisse et la rende longtemps et bien longtemps encore prospère ! »



BAPTÊMES

Novembre

14. Juliette-Louise CHAUVET, à Réchaussier.
Parrain : Louis Guill. Chauvet.
Marraine : Julie Arnoux.
18. Marie-Rose ERISSEON, Grand-Rue.
Parrain : Etienne Erisson.
Marraine : Marie Janin.
- Martial LAMBERT, à la Ramière.
Parrain : Jean Bapt. Martinet.
Marraine : Marie Lambert.

Décembre

9. Marie-Jeanne-Madeleine VIAL, quartier du Revau.
Parrain : Jean-Marie Vial.
Marraine : Madeleine Isnard.

MARIAGES

Novembre

16. Louis VIGNON et Caroline CAMINAL, rue Pujade.
20. Marcel CHAUVET et Marie-Jeanne BARTHÉLEMY, rue des Etables.
21. Lucien BONNAFOUX et Henriette GIRARD, quartier de la Fontaine.

Décembre

11. Edouard THÉVENIN et Sidonie-Joséphine DAUDET, quartier de la Fontaine.

SÉPULTURES

Novembre

12. Claude PORTA, né à Rive (Isère), 61 ans.
15. Joseph SIVADE dit BOUCHON, né à Avignon, 75 ans.
19. Martial LAMBERT, à la Ramière, 1 jour.
26. Claude BARTHÉLEMY, au Planet, 12 ans.
28. Louise-Marguerite FONTAINE, à la Ramière, 26 ans.

Décembre

5. Jeanne-Louise-Pauline RAOULX, à Saint-Joseph, 66 ans.

Retraite de l'Immaculée Adoration. Anniversaire des incidents

Notre retraite s'ouvrait le lundi 9 décembre, à 7 h. 1/2 du soir. Annoncée tout d'abord comme une simple retraite des Enfants de Marie, elle s'est bientôt transformée, grâce à l'éloquence du prédicateur, M. l'abbé Chavanet, en une véritable mission. Dès le second jour, l'auditoire est allé en augmentant, et les hommes sont venus de plus en plus nombreux, avides de participer à ce vrai festin de la parole. Ils n'ont pas été d'ailleurs déçus : « Jamais, disaient-ils, nous n'avons entendu un pareil prédicateur ! »

Les fêtes de l'Adoration coïncidant avec la retraite ont été célébrées avec solennité les mercredi, jeudi et vendredi de cette semaine. Le jeudi, la grand'messe fut chantée par M. l'archiprêtre de Tarascon, entouré d'un nombreux clergé. Le dimanche, 15 décembre, notre dévoué prédicateur recueillait de ses travaux de la semaine les fruits les plus consolants : plus de 400 hommes avaient le bonheur de s'approcher de la table sainte, chiffre merveilleux si on le compare à celui qui fut atteint l'année dernière et qui ne dépassait pas le nombre de 200. La communion générale des Enfants de Marie ne fut pas moins splendide.

A l'issue des vêpres de la fête, qui furent très belles, et après un sermon, digne couronnement de la station, se déroulèrent plusieurs cérémonies d'un caractère particulièrement touchant : la réception de cinq nouvelles Enfants de Marie, la distribution aux onze prisonniers du Christ d'un superbe souvenir offert par leurs compatriotes, la procession du T. S. Sacrement, dans les nefs de l'église, escorté par

les prisonniers portant un cierge, le tout clôturé par un salut très solennel. L'*Harmonie Gauloise*, masquée à la tribune, a fait entendre dans les intervalles, et pendant la procession les plus beaux morceaux de son répertoire.

Le soir, pour terminer cette journée qui fera époque dans les annales de Barbentane, dans la salle : « Jeanne d'Arc », près de 600 hommes se pressaient pour entendre une dernière fois M. l'abbé Chavanet, devenu pour la circonstance conférencier. M. le Curé ouvre la séance pour présenter à l'immense auditoire les deux orateurs de la soirée, M. l'abbé Revest, curé des Angles, et l'éminent orateur de la semaine. Il donne lecture d'une lettre de M^r Drujon, s'excusant de ne pouvoir se rendre à son invitation. Après un discours d'introduction donné par M. l'abbé Revest, M. Chavanet aborde le sujet d'un discours magistral sur la *France d'hier et de demain*. Rarement l'éloquence a atteint une telle hauteur : les grands faits de notre histoire sont passés en revue en une magnifique synthèse et de leur groupement résulte cette constatation, que nos gouvernants actuels non seulement détruisent tout un passé glorieux, mais encore font regretter vingt siècles de foi, de patriotisme et de liberté. De vigoureux applaudissements ont accueilli ces magnifiques paroles, et c'est au milieu d'un enthousiasme indescriptible que s'est terminée cette patriotique conférence. Des couplets satiriques et des chansonnettes comiques, chantées par Henri Ménard, J.-Marie Ménard et Ch. Granier ont dignement clôturé la soirée. Un orchestre improvisé et fort bien dirigé, accompagnait les artistes.



LE SECRET DU BONHEUR



Avant tout, l'homme doit croire à l'existence de Dieu.

Il semble inutile de prouver cet-
vérité, tant les œuvres de Dieu
nous éblouissent de leur splendeur.
La matière, dans ses lois immua-
bles, est impuissante à évoluer
jusqu'à un être intelligent, libre et
aimant, tel qu'est l'homme.

Malgré son génie, l'homme lui-
même est incapable de rien créer.
Donc un être supérieur à la na-
ture, supérieur à l'homme, doit
exister en dehors de la nature,
au-dessus de l'homme. Cet être
existe. C'est Dieu. Sans lui, rien
de ce qui existe ne serait.

Puisque Dieu existe, il est né-
cessairement parfait. C'est-à-dire
qu'en lui résident toutes les per-
fections. Mais si Dieu est parfait,
il est parfaitement juste. Il ne peut
donc ni commettre, ni même ac-
cepter l'injustice.

Or, quand j'étudie les rapports
des hommes entre eux, je cons-
tate l'injustice. Il y a des hommes
justes, victimes de l'injustice. Il
y a des criminels échappés aux
sanctions humaines et jouissant
du fruit de leurs crimes. Ce fait
nous donne le droit de conclure
que la justice parfaite ne règne
pas en ce monde. Or, comment
concilier ces injustices avec la jus-
tice parfaite de Dieu? Il n'y a
qu'un moyen. C'est de croire à
l'existence d'une autre vie. Puis-
que Dieu existe, puisque Dieu est
parfaitement juste, puisqu'il y a
sur terre des vertus sans récom-
pense et des crimes impunis, il
y a nécessairement une autre vie
où la justice intégrale sera rendue
à chacun de nous. Il y a une au-

tre vie où chacun recevra selon
ses œuvres; une autre vie où
Dieu parfaitement juste exercera
sur tous les lois de sa justice.

Ces conclusions s'imposent ab-
solutement à tout esprit non préve-
nu. Elles sont le fruit de ma rai-
son, de mon bon sens et s'har-
monisent parfaitement avec les en-
seignements de la religion révé-
lée.

Mais puisque je dois nécessai-
rement, un jour, être traité selon
les règles de la stricte justice,
mon intérêt me commande de ne
jamais en violer les lois, c'est-à-
dire d'être toujours fidèle à mes
devoirs: envers Dieu, envers le
prochain et envers moi-même.

C'est ce que je ferai.



NE GATEZ PAS

LES ENFANTS



I

M^{me} DUBOIS. — Vous savez, ça
ne peut pas durer, M'ame Du-
puits.

M^{me} DUPUIITS. — Quoi donc,
je vous prie, M'ame Dubois?

M^{me} DUBOIS. — Les fredaines de
votre gamin.

M^{me} DUPUIITS. — D'abord, mon
Joseph n'est pas un gamin.

M^{me} DUBOIS. — En tout cas, il
se conduit tout comme.

M^{me} DUPUIITS. — Si l'on peut
dire! Lui qui, à la maison, est
gentil comme une fille, doux com-
me un agneau, sage...

M^{me} DUBOIS. — ...comme une
image, c'est entendu. N'empêche
qu'il gamine par les rues, que je
l'ai pris une fois à râfler le plus
beau raisin de mon étalage, qu'il
m'a renversé hier un panier de

pommes, et qu'il vient de me casser une vitre en jouant au diablo sur le trottoir...

M^{me} DUPUITS. — En voilà des crimes! Je vous paierai le dégât, M^{ame} Dubois...

M^{me} DUBOIS. — Ce n'est pas de refus, M^{ame} Dupuits. La vie est dure au jour d'aujourd'hui. Vous avez de la veine d'être à l'aise et de pouvoir passer à votre Joseph toutes ses fantaisies!...

M^{me} DUPUITS. — Pas tant que ça, M^{ame} Dubois. Mais je veux pas que vous ayez rien à dire, rapport à mon chéri.

M^{me} DUBOIS. — Votre chéri! avec ça qu'y se gênera pour recommencer!

M^{me} DUPUITS. — Dites pas ça, M^{ame} Dubois. Je le gronderai.

M^{me} DUBOIS. — Ah! ouiche! en l'embrassant et en le bourrant de massepains, connu! Laissez-le venir, M^{ame} Dupuits; il vous donnera du fil à retordre, votre Joseph!

M^{me} DUPUITS. — Allons donc, il a le cœur sur la main...

M^{me} DUBOIS. — Ta, ta, ta! Je sais la chanson!... Tenez, M^{ame} Dupuits, j'en ai élevé cinq; il a fallu besogner, allez! Les voilà tous grandets déjà, casés en apprentissage ou gagnant leur petite journée. Je les aimais bien tous; mais je ne les ai jamais manqués, et pour une escapade comme celle du vôtre, même mon Benjamin aurait eu sa frottée.

M^{me} DUPUITS. — Oh! pour un carreau de douze sous! Vous voudriez pas? Et puis, je n'ai que lui, M^{ame} Dubois!...

M^{me} DUBOIS. — Ce n'est pas une raison pour le gâter. Vous l'habiliez comme un fils de député; vous le nourrissez comme un cuisinier-chef; vous le cares-

sez comme un poupon: Croyez-vous qu'il vous en saura gré?

M^{me} DUPUITS. — Je l'espère bien.

M^{me} DUBOIS. — Oh! après tout, c'est votre affaire! Je me mêle bien de ce qui ne me regarde pas, du moment que ma vitre est payée! Enfin, entre voisines, on ne se gêne pas. Vous m'en voudrez pas, je pense?

M^{me} DUPUITS. — Du tout, M^{ame} Dubois. Au revoir, M^{ame} Dubois.

M^{me} DUBOIS. — Au revoir, M^{ame} Dupuits. (Et la fruitière, laissant s'éloigner sa voisine la couturière, marmonne entre ses dents: Qui vivra verra!)

II

(M. Dufour, instituteur, homme solennel, mais sensé et connaissant les enfants, la veille de la distribution des Prix, à la sortie de classe — Joseph Dupuits, déjà nommé et âgé de 14 ans):

M. DUFOUR. — Ecoute, Joseph!... Causons un brin.

JOSEPH. — (Geste douloureusement résigné!... Il songe que l'on avait projeté de casser quelques cordons de sonnette et que les copains vont s'amuser sans lui...)

M. DUFOUR. — Tu termines tes études primaires, et, comme tu as bien travaillé tu emporteras demain, avec ton Certificat, des prix assez nombreux...

JOSEPH. — (Rengorgement silencieux, vaniteux et satisfait, tout en fixant d'une attention obstinée son cartable gonflé de livres...)

M. DUFOUR. — Tu le vois, Joseph, je te rends justice, et ta maman sera fière de toi, en te couronnant. Toutefois, il est un prix que tu n'auras pas et qui pourtant est des plus honorables pour qui l'obtient: le prix de

Bonne Conduite!

JOSEPH. — Pourquoi donc, M'sieu? J'ai jamais *chahuté* en classe...

M. DUFOUR. — Tu veux dire sans doute que, moi présent, tu n'as jamais lancé de bourrons de papier, ni cassé les règles de tes voisins, ni vidé des encriers dans les sabots d'un camarade, je n'en disconviens pas. Mais, quand je n'y étais pas, as-tu toujours été aussi innocent que tu le prétends? N'as-tu pas aussi de nombreux méfaits dans la rue à ton actif? On m'a parlé un jour de fruits dérochés...

JOSEPH. — Oh! M'sieu, c'était qu'un raisin, et maman l'a payé...

M. DUFOUR. — Et toi, l'as-tu payé? As-tu été puni?

JOSEPH. — Non, M'sieu!

M. DUFOUR. — Ta mère t'aime trop et t'aime mal. Tu sais ce que c'est qu'un fruit gâté... je crains que tu le sois. Ton habitude de n'être contrarié en rien te rend exigeant, insupportable, tyrannique, et les camarades ne t'aiment pas.

JOSEPH. — Ils sont jaloux parce que je suis le premier de la classe.

M. DUFOUR. — Ils ne seraient pas jaloux si tu étais bon pour eux, si tu savais parfois leur céder, ne pas toujours leur imposer tes préférences, et ne pas abuser de leur complaisance pour ton seul plaisir. Tu es insolemment égoïste, mon pauvre Joseph, et je ne sais où cela te mènera. Quelque métier que tu entreprennes... ah! à propos, que comptes-tu faire maintenant?

JOSEPH. — M'sieu, j'entre dans quinze jours en apprentissage chez M. Loutillé, le mécanicien.

M. DUFOUR. — Tu réussiras, j'aime à l'espérer, tu es intelligent

et adroit, et ce métier d'ordinaire nourrit son homme. Mais tu ne seras pas ton maître de long-temps; garde-toi d'être mauvaise tête! Tu seras longtemps sans beaucoup gagner: tâche d'être économe et de ne pas te laisser entraîner à la dépense! Pour rester soumis et modeste, songe à ta mère qui se prive pour t'élever, ou plutôt pour te gâter, hélas! Me le promets-tu Joseph?

JOSEPH. — Oui, M'sieu. Bonsoir, M'sieu.

M. DUFOUR. — A demain, mon ami! (*Seul:*) J'ai sa promesse, et puis après? Qu'est-ce qu'une promesse à qui n'a pas de cœur?

III

(Au sortir du rapport, les deux lieutenants Dumont et Duval se dirigent vers le mess des officiers et causent:)

DUMONT. — Alors, il y a du nouveau au 3^e bataillon?

DUVAL. — Du nouveau et du propre!...

DUMONT. — A quoi bon se frapper, mon cher? Par le temps qui court, rien d'étonnant à ce que nos soldats fassent des frasques, insultent leurs officiers et prennent la direction de l'Afrique. Tant qu'ils ne nous tireront pas dans le dos, estimons-nous heureux!... Mais, j'y songe: n'est-ce pas vous qui devez présider à l'embarquement des *Joyeux* et les remettre à destination? C'est sans doute ce qui vous... teinte de mélancolie!...

DUVAL. — De fait, le voyage n'a rien de séduisant, avouez-le. Mais ce qui me rend quelque peu vague et triste, c'est le cas de Dupuits...

DUMONT. — Quel Dupuits?...

DUVAL. — Un caporal de ma compagnie, proposé pour les ga-

lons jaunes, et maintenant perdu irrémédiablement, je le crains.

DUMONT. — Comment perdu ?

DUVAL. — Je veux dire perdu pour le bien et pour l'honneur ; j'en suis peiné plus qu'il ne faudrait peut-être ; mais je m'étais intéressé à lui parce qu'il avait de l'intelligence, de l'initiative, de l'entrain. Je le savais indépendant, un peu rebelle même au joug, et j'avais essayé de le conquérir, de lui apprendre, en lui en confiant une parcelle, l'utilité d'une autorité et d'une direction. J'y ai perdu ma peine, et j'empoche une désillusion de plus!...

DUMONT. — Heureux Duval, qui a encore des illusions à perdre!... Alors, votre homme était de la bagarre ?

DUVAL. — Hélas ! Je ne le croyais pas buveur, et pourtant il était dans le café borgne où la patrouille ramassa la bande de soldats ivres. C'est lui qui commença les insultes et les menaces à l'adjudant de service. Puis, l'on apprit qu'il avait une chambre en ville, qu'il s'était endetté, qu'il s'entendait avec le fourrier pour tricher sur l'ordinaire : toute la lyre, quoi ! D'où : conseil de guerre, prison et bataillon d'Afrique...

DUMONT. — Pauvre ami, vous ne vous êtes pas peu trompé sur son compte!...

DUVAL. — Je l'avoue. Mais j'ai mon excuse : peut-être en aurais-je fait un bon soldat, s'il n'avait eu derrière lui de longues habitudes de vie molle, facile et dépenrière...

DUMONT. — Un fils de bourgeois, sans doute ?

DUVAL. — Pas même : sa mère était couturière ; lui était mécanicien, mais il grugeait sa mère

qui l'adorait : elle mourut de misère pour qu'il pût se payer distractions et plaisirs.

DUMONT. — Un fêtard égoïste et sans cœur, votre Dupuits !

DUVAL. — Evidemment. Le serait-il devenu sans la faiblesse de sa pauvre femme de mère ? Je me le demande. En tout cas, je crois de plus en plus que les enfants gâtés sont la graine de ceux que Brioux appelle crûment des « avariés ».

DUMONT. — C'est aussi mon avis. Mais assez philosophé, mon cher. Les amis nous attendent au billard.

L'EGLISE & L'EVANGILE

(Cet article n'est pas pour les liseuses de romans).

— 8 —

L'Eglise est bien éprouvée aujourd'hui ! Contre elle semblent se coaliser toutes les forces ennemies. Pour moi plus que jamais je l'aime ! Et cela, tout d'abord parce qu'ELLE M'A DONNÉ L'EVANGILE.

C'est son premier bienfait.

Ah ! je l'ouvre, ce petit manuel du chrétien, et j'y rencontre à chaque page une pensée maîtresse capable de transformer le monde si elle était mieux comprise : la pensée que *Dieu est notre Père*.

Quand vous prierez, me dit l'Evangile, vous prierez ainsi : « *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive !* »

Révélation sublime ! Paroles enchanteuses, que l'Eglise m'apprend à murmurer le matin et le soir !

Par cette simple invocation, je m'associe à tous mes frères, enfants d'un même Père, pour réaliser la fraternité humaine en res-

taurant ici-bas la Paternité divine. Oh! alors, je sens, si je suis loyal à moi-même, que l'Eglise se bien-aimée du Christ, en me confiant cette prière mystérieuse, si longtemps inconnue, a versé dans le monde plus d'éléments de prospérité que toutes les philosophies des sages ou tous les systèmes des prétendus réformateurs. Je trouve dans ces seuls mots le plus généreux élan d'amour fraternel que le cœur de l'homme puisse jamais concevoir, je sens plus intimement la dignité et l'harmonie de la famille humaine; je me convaincs que les idées modernes de solidarité et d'internationalisme, dans ce qu'elles ont de juste sont tout simplement empruntées à cette Eglise qui m'a transmis le « Notre Père ». En vérité, aux accents mélodieux de cette céleste prière, je ne sais quel respect, quelles sympathies, quelle délicatesse de cœur embaument mes relations avec ceux que j'appelle mes frères.

Et puis! Jésus-Christ, le fondateur de l'Eglise, s'est dit lui-même *notre frère aîné*; pour honorer le travail auquel l'humanité est soumise, il s'est fait ouvrier; ses mains divines ont manié l'instrument de l'apprenti et de l'artisan! à cette pensée, il s'échappe de ce « Notre Père », avec Lui et par Lui offert à Dieu, je ne sais quelles pénétrantes effusions d'amour et de fraternité qui pourraient, ce me semble, guérir toutes nos haines, éteindre tous nos divisions panser toutes nos plaies, adoucir toutes nos misères. L'Eglise, par son Evangile, est vraiment la plus grande bienfaitrice du monde, la civilisatrice par excellence.

Bien plus, dans l'intelligence progressive qu'elle me fait acqué-

rir de cette adorable parole: *que votre règne arrive*, elle désire que je prie de tout mon cœur pour que cette fraternité se répande toujours davantage sur la terre.

Elle veut que j'y travaille d'un labeur continu. Il me semble, sous son inspiration, ne devoir jamais donner de bornes à mes ambitions de progrès social et de prospérité commune.

Et si je comprends bien son enseignement, elle exige que je stimule ma volonté, que je prodigue mes efforts, que je me libère de mes préjugés, que je sache vaincre mes susceptibilités et dompter mon égoïsme, en un mot, que je fasse vraiment mon éducation sociale.

Enfin dans cette même formule: *que votre règne nous arrive*, l'Eglise me fait entrevoir l'au-delà pour la pleine réalisation de cette fraternité à laquelle je dois me dévouer ici-bas. C'est au-dessus de la vie présente, vers l'éternel foyer de famille qu'elle m'élève pour me faire savourer déjà la récompense promise à ceux qui veulent vivre en frères sur la terre. Ainsi mon rêve d'humaine philanthropie se confond avec mon idéal religieux, et la divine espérance de mon salut éternel. Dès lors, c'est mon plus consolant devoir de me dévouer au bien de tous dans la justice et dans la charité.

Telle est mon éducation chrétienne à l'école de l'Eglise de Jésus-Christ. Non! je défie qui que ce soit d'être plus ami du peuple du pauvre, de l'ouvrier, que l'enfant soumis de l'Eglise catholique.

Cette Eglise!!! Elle a toujours fièrement repoussé l'accusation banale que, préoccupée de la seule fidélité au dogme, elle reste systématiquement indifférente aux in-

térêts matériels du monde. « Qu'on n'aille pas croire, dit un de ses plus illustre Pontifes, Léon XIII, que l'Eglise s'absorbe dans le soin de conduire les âmes à la vie éternelle au point qu'elle néglige les intérêts de la vie mortelle ».

C'est par son « Notre Père » qu'après dix-neuf siècles elle a jeté dans l'âme populaire des racines indestructibles. Je compte le démontrer plus tard. Pour aujourd'hui j'ai voulu proclamer son premier et inoubliable bienfait dans le monde: *le don de l'Evangile!*

A elle, mon amour, ma reconnaissance et ma fidélité!!!

Un Chrétien social.

LA SOIF

L'EAU. — L'eau est tellement nécessaire au corps humain, qu'elle entre *pour les trois quarts de leur poids* dans la constitution de nos organes. Il est donc indispensable de boire, afin de rendre à l'organisme l'eau qu'il a perdue. Cette nécessité se manifeste par un besoin impérieux, *la soif*. Avoir soif, c'est en réalité avoir besoin d'eau. Aussi rien n'étanche mieux la soif qu'un verre d'eau fraîche et pure: *fraîche*, c'est-à-dire entre 5 et 15 degrés; *pure*, c'est-à-dire débarrassée de tout élément organique et de tout germe dangereux.

LES EXCITANTS. — La boisson par excellence est l'eau, et l'on peut vivre et travailler en ne buvant que de l'eau. C'est la seule boisson qui réponde à un besoin de l'organisme. Il faut avoir presque du courage pour le dire; car nos préjugés sont tels, que nous aurions honte d'offrir un verre d'eau

à qui nous demande à boire. C'est que depuis la plus haute antiquité l'homme ne s'est pas contenté de cette boisson naturelle: il a recherché des liquides plus parfumés et plus excitants.

Ces liquides, ordinairement peu nutritifs, ont la propriété de stimuler le système nerveux. Aussi, comme par leur simple présence ils donnent plus d'énergie à l'organisme, on les avait appelés *aliments d'épargne*. En réalité, ils n'ont qu'une valeur alimentaire très faible, et l'expérience a montré qu'ils méritaient mieux le nom d'*aliments de gaspillage*; car s'ils rendent de réels services quand on les emploie judicieusement et modérément, ils causent, au contraire, si l'on en abuse, des troubles graves dont l'*alcoolisme* est le plus triste exemple.

Ces différents excitants peuvent être rangés en quatre groupes: les boissons *aromatiques*, *fermentées*, *distillées* et les *liqueurs*.

BOISSONS AROMATIQUES. — Ce sont des infusions de feuilles ou de graines. Les plus usitées sont: le *café*, le *thé*, le *cacao*. Ce sont des aliments qui agissent sur le système nerveux en réveillant la vigueur physique et en facilitant le travail intellectuel. Elles contiennent un alcaloïde, la *caféine*. Leur abus est dangereux.

Le café sert aussi à combattre les excès alcooliques, et les effets de la nicotine chez ceux qui abusent du tabac.

Le thé calme bien la soif; mais pris en excès, il fait maigrir.

BOISSONS FERMENTÉES. — Elles proviennent de la fermentation alcoolique des jus sucrés sous l'influence des levures. Les plus importants sont le *vin*, le *cidre*, la *bière*.

Le vin par sa composition (alcool, tanin, sels, glycérine, éthers, etc.) est un excitant et un véritable aliment, à condition qu'il ne soit pas falsifié et qu'il soit pris à dose modérée.

Le cidre est une boisson saine et diurétique.

La bière est plus nutritive; mais elle est souvent falsifiée.

BOISSONS DISTILLÉES. — Elles sont obtenues par la distillation des boissons fermentées. Elles comprennent les eaux-de-vie naturelles, les alcools d'industrie et les eaux-de-vie artificielles.

Ces boissons sont très dangereuses, à cause des alcools impurs et surtout des essences qu'elles contiennent.

BOISSONS A ESSENCES OU LIQUEURS. — Elles sont fabriquées avec des alcools d'industrie auxquels on ajoute des essences aromatiques, qui sont toujours des poisons violents. Douces ou fortes, digestives ou apéritives, les liqueurs sont toujours extrêmement nuisibles. La plus dangereuse est l'absinthe.

Pensée. — Un simple verre d'eau fraîche donné à l'un des miens aura sa récompense.

(Jésus-Christ.)

ici le lecteur avale...

Une légère dose de théologie

LE DOGME DE LA TRINITÉ. — Il n'y a qu'un seul Dieu! Sur ce point nous sommes d'accord, n'est-ce pas?...

Mais en ce Dieu unique il y a trois personnes; sous une seule nature divine on distingue le Père, le Fils et le St-Esprit; et ces trois

personnes ne font qu'un seul et même Dieu. — Cela vous fait faire la grimace, ô lecteur récalcitrant?...

— Il y a de quoi. N'est-ce pas une absurdité de dire que trois font un?

— Doucement. Ce serait absurde, si nous disions: Trois natures font une nature, ou trois personnes font une personne. Mais nous disons: *Trois personnes font une nature*; comme nous dirions: Trois notes font un accord. — Ça peut-il passer?...

— Ça passe difficilement. Car enfin qu'en savez-vous, s'il y a trois personnes en Dieu?...

— Oh! ce n'est pas la raison humaine qui aurait pu faire cette découverte. Si Dieu ne nous avait pas révélé la chose, nous n'en aurions pas le plus léger soupçon. Mais lisez l'Évangile, et vous verrez qu'il y est fréquemment question des trois personnes divines. Rappelez-vous seulement ce mot de Jésus-Christ: « Allez, baptisez au nom du Père, du Fils et du St-Esprit. »

— Et que voulez-vous que cela me fasse à moi? En quoi ce dogme peut-il intéresser l'humanité?

— Mais, cher lecteur, si Jésus-Christ a voulu nous initier à ce mystère, c'est qu'il est la clef de tous les autres. Sans la connaissance de Dieu le Fils, qu'est-ce que vous comprendriez à l'Incarnation, à l'Eucharistie qui en est le prolongement et à la Rédemption? Sans la notion du St-Esprit, pourrions-nous avoir une idée juste des sacrements, de la grâce, de la vie divine dans les âmes et dans l'Eglise?... La Trinité est le mystère fondamental, qui éclaire la religion tout entière.



Son emblème est le triangle, qui exprime bien l'unité de nature dans la Trinité des personnes. Il y a un seul Eternel, un seul Infini, un seul Tout-Puissant, un seul Seigneur, *un seul Dieu*; mais ce Dieu indivisible nous apparaît, pour ainsi dire, avec trois visages, sous trois aspects différents: Le Père Créateur, le Fils Rédempteur, l'Esprit Sanctificateur.

Le Fils, *engendré* de toute éternité est *envoyé* par son Père pour sauver l'humanité; le St-Esprit *procède* du Père et du Fils, comme l'amour incréé de l'un et de l'autre.

Avouez que la révélation de ce dogme ouvre à notre intelligence des horizons nouveaux.

N'est-ce pas, cher lecteur?... Un peu de théologie, ça fait plutôt du bien... quand c'est avalé.

Pratique. — Faisons toujours bien notre signe de croix: c'est l'affirmation énergique de notre foi en la Ste Trinité.

Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit! Maintenant, comme au commencement, et dans tous les siècles des siècles!



ÉGLISE CATHOLIQUE et ASSOCIATIONS

Le vent est aux associations, aux syndicats, aux groupements de toute nature. On vient même d'étudier la question des syndicats de fonctionnaires. Et les fils des grands ancêtres de 1789 cé-

lèbrent bien haut les bienfaits de la loi sur les syndicats et sur les associations, promulguée par la troisième République avec le même entrain que la première avait mis à édicter le contraire.

Or, si nous prenons la peine d'ouvrir les yeux, si nous cherchons la grande école qui, à travers les siècles, révéla au monde les avantages des associations pour le peuple, on peut l'affirmer: *ce fut l'Eglise catholique.*

Oui, l'Eglise catholique est la mère, l'inspiratrice du principe d'association, dont les heureux effets se sont fait sentir déjà et se feront sentir dans notre siècle.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'Eglise, ses institutions, son action dans ce sens à travers les siècles et de nos jours pour s'en convaincre. L'Eglise catholique elle-même est-elle autre chose qu'une vaste association composée des fidèles de tous les pays? Et si, pour des raisons que je n'ai pas à développer ici, l'Eglise voulait exercer tout son pouvoir, ne serait-elle pas la première puissance du monde avec ses deux cents millions de fidèles?

Mais l'Eglise n'a jamais rêvé l'empire du monde: « Son royaume n'est pas de ce monde. » Elle exerce son action sur les âmes, et ne vise les corps qu'autant qu'il est nécessaire pour atteindre les âmes, disant avec Jésus-Christ son chef: « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Ceci dit, quelle admirable *organisatrice de sociétés* que l'Eglise catholique! Sans parler des diocèses et des paroisses, qui sont ses associations « cultuelles », elle a créé les ordres religieux d'hommes et de femmes, ordres chari-

tables, ordres militaires, ordres contemplatifs, ordres mendiants, ordres savants. Elle a multiplié les Tiers-Ordres : merveilleuses ramifications des grands ordres. Elle a créé des Universités, des Facultés, des Confréries, des jurandes, des corporations des villes et des campagnes. Elle a groupé les pauvres serfs autour de ses monastères, pour les civiliser, les défendre contre leurs ennemis et leur assurer des franchises.

Et lorsque, en 1789, au nom de la liberté et de la loi, on dispersa et anéantit toutes ces admirables institutions, que mit-on à la place ? Rien.

C'est l'Eglise qui, avec une patience et une ténacité indomptables, fut la première à reconstituer ces associations, sachant quels avantages immenses elles procureraient aux enfants du peuple.

Aussi, voyez quelle merveilleuse efflorescence d'associations s'est épanouie en France malgré des lois contraires pendant le 19^e siècle ! Les associations se sont développées au point d'être considérées par les ennemis de l'Eglise comme un péril national ; et l'on s'est hâté de faire des lois pour les anéantir. Elles vivent encore et vivront malgré tout ; car elles ont jeté depuis des siècles des racines trop profondes dans le sol de notre France pour périr à jamais.

CONCLUSION. — Quand nos législateurs se flattent d'avoir créé des lois sur les Associations pour le bonheur du peuple, ils n'ont fait, en réalité, que réparer les ruines amoncelées par les « grands ancêtres ». Ils ont été entraînés par la poussée populaire et par l'exemple des merveilleux effets obtenus par l'Eglise dans les asso-

ciations inspirées par elle.

Manning disait : « Dieu veuille que le peuple ne nous regarde jamais comme appartenant à un parti qui fait obstacle à l'amélioration de sa condition ; que nous ne lui paraissions pas les serviteurs de la ploutocratie au lieu d'être les guides et les protecteurs des pauvres ! »

Il suffit d'entrevoir le rôle d'Eglise Catholique dans l'organisation des associations à travers les siècles pour conclure que l'Eglise ne s'occupe pas seulement du bonheur futur de ses enfants, mais veille avec non moins de sollicitude soit d'être plus ami du peuple.



L'inventeur de la confession

C'est Celui qui a osé dire à des hommes : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » C'est Jésus-Christ.

Jamais une institution semblable ne se serait acclimatée dans l'espèce humaine, si ce n'était pas Jésus-Christ qui eût accrédité ses apôtres comme *confesseurs*.

La preuve de cette origine divine, nous la trouvons non seulement dans les « Actes des Apôtres », mais dans les témoignages du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. C'est un fait historique que les *contemporains des apôtres* pratiquaient la confession.

Saint Barnabé, compagnon de saint Paul dans ses missions, a écrit pour les juifs convertis une lettre où nous voyons la *confession* des péchés placée parmi les œuvres de la *Voie de la lumière*. « Tu aimeras celui qui t'a créé ; tu glorifieras celui qui t'a racheté ;

tu n'abandonneras point les commandements de Dieu; *tu confes-
seras tes péchés*; tu ne te présenteras pas devant Dieu pour le prier avec une conscience mauvaise.»

Saint Denys l'Aréopagite, mort vers l'an 95, dans un ouvrage qui nous a été conservé sous son nom, fait à un nommé Démophile les reproches suivants: «Vous avez chassé, je ne sais pourquoi, un homme que vous appelez pécheur et impie, qui était venu *se jeter aux pieds d'un prêtre*. Cet homme disait qu'il était venu chercher le remède à ses maux; et cependant, non seulement vous l'avez chassé, mais vous avez même outragé avec insolence le bon prêtre qui avait eu compassion de ce pénitent, et *qui avait justifié l'impie*.»

Saint Clément, second successeur de Saint Pierre, mort en l'an 100, dans le fragment qui nous reste de sa seconde lettre aux Corinthiens, s'exprime ainsi: «Convertissons-nous de tout notre cœur, car, après que nous serons sortis du monde, nous ne pourrons plus *nous confesser*, ni faire pénitence.»

LE SERMON DE L'AIEUL

«Grand-père, vous qui savez si bien, expliquez-nous le sermon de M. le Curé. Vos petits-enfants n'ont pas tout compris.

— Et que disait M. le Curé?

— Il parlait de l'Eglise, qui a commencé comme un *grain de senevé* et qui maintenant grandit comme une plante, dont les rameaux envahissent le monde.

— Vous avez parfaitement saisi

le sens de la parabole, mes chers enfants. Que voulez-vous de plus?

— Jean dit que l'Eglise ne grandit plus et qu'au contraire elle disparaît, parce que beaucoup de gens ne veulent plus de religion.

— Jean, votre aîné, a raison et se trompe tout à la fois. L'Eglise n'est plus ce qu'elle était autrefois dans certaines régions, en France par exemple, où elle voit s'éloigner d'elle bon nombre de gens. Mais dans l'ensemble de l'univers elle continue ses conquêtes, elle se développe magnifiquement.

«Revenons à la France et à nos paroisses, aujourd'hui si peu religieuses. Quand Jésus comparait son Eglise au grain de senevé, si petit, et à la plante de senevé, dépassant tous les autres arbustes, il songeait aux temps à venir, aux beaux siècles de foi et aux tristes époques d'irrégion.

«Et voyez comme sa comparaison est juste. Lorsque arrive l'automne, que deviennent nos plantes de jardin? Elles se dessèchent et périssent. Mais disparaissent-elles complètement? Voyons, Jean, ne reste-t-il rien?

— Si, grand-père, les graines!

— Ah! très bien. L'Eglise aussi subit une saison d'automne, du moins dans nos pays. On la voit dépérir. Mais elle ne mourra point.

«La petite graine tombée à terre semble perdue. L'hiver arrive avec ses froids et sa neige, sa bise qui souffle en tempête. Pauvre petite graine! on la foule aux pieds. C'est fini d'elle, n'est-ce pas, Marie?

— Oh! bien sûr, grand-père!

— Eh! non. Cette graine est une semence. Voici le printemps, le soleil. La petite graine donne un

germe, elle pousse, grandit, elle est superbe de vigueur.

« C'est ainsi pour l'Eglise et notre sainte religion. Après la mort de Jésus, elle était réduite à douze petites graines, les apôtres, qui se cachaient comme la semence dans le sillon. Quelques années après, ils avaient conquis à la foi des provinces entières. Puis l'automne est venu, les persécutions, les hérésies, la grande Révolution. Chaque fois la petite semence est tombée de l'arbre que les méchants voulaient détruire, puis elle a germé à nouveau.

« Et quels sont, dites-moi, mes enfants, aujourd'hui, les petits grains de sénevé sur lesquels Jésus compte pour l'avenir ?

— C'est nous, grand-père !

— Bien répondu, mes enfants. Oui, c'est vous, ce sont tous les vrais chrétiens, fermes dans la foi, fidèles à la pratique religieuse ; non point des chrétiens seulement de nom et d'habitudes, mais convaincus, instruits de leurs croyances. Et c'est pourquoi vous avez raison d'étudier votre religion, l'Evangile, afin d'être forts pour résister à l'erreur et à la persécution.

« Car les jours viendront où vous serez traités comme la petite graine foulée aux pieds, votre nom de catholiques vous méritera mépris et injustices.

— Nous n'avons pas peur, grand-père.

— En attendant, mes petits, n'oubliez pas que vous êtes la semence de l'avenir, l'espoir de l'Eglise.

« Soyez studieux et obéissants. Gardez dans vos cœurs purs l'amour du bon Jésus. Vous serez bientôt ses apôtres. C'est la grâce que je vous souhaite.

Les quatre gendarmes

La mort récente du vicomte de Meaux nous rappelle un mot piquant de son distingué père :

.....
Sous le règne de Louis-Philippe, entra à la trappe d'Aiguebelle, un noble gentilhomme forézien, d'un âge avancé, qui, pour se consacrer à Dieu, avait renoncé à toutes les satisfactions de la vie et à la plus grande de toutes, celle de finir ses jours au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants. C'était le vicomte de Meaux.

Comme vous le pensez bien, les oppositions qu'avait rencontrées son projet, de la part de sa famille et de ses amis, n'avaient pas cessé du jour où il avait franchi le seuil du monastère. Souvent, dans sa solitude, il recevait des lettres et même des visites dont l'objet était toujours de le détourner de cette vie de pénitence excessive dans laquelle, lui disait-on, il s'était imprudemment engagé, où sa santé s'épuiserait avant l'heure, où il enterrait les dons qu'il aurait pu faire valoir.

A bout de raisons, que l'on faisait toujours mine de ne pas comprendre, le spirituel vicomte finit un jour par répondre : « Que me parlez-vous de sortir de la Trappe ? Je suis retenu ici par quatre gendarmes qui ne me permettent pas de mettre le pied dehors. » Et comme on s'étonnait — et à bon droit, n'est-ce pas ? — d'une pareille réflexion : « Eh oui, ajouta le saint religieux, les quatre fins dernières ⁽¹⁾ sont

(1) Les quatre fins dernières sont : la Mort, le Jugement, le Ciel et l'Enfer. — Avis à ceux qui ont oublié leur catéchisme.

là qui me retiennent dans cette maison de pénitence et de prière, et m'empêchent de retourner au milieu du bien-être et des vanités du monde. Je veux sauver mon âme, je veux assurer mon éternité; permettez-moi de mourir à la Trappe.»

FUMISTERIE

Vivier, le roi des fumistes, entre un jour chez un concierge, et le dialogue suivant s'engage :

— Bonjour, Monsieur le concierge.

— Bonjour, Monsieur.

— Et Madame votre épouse se porte bien ?

— Parfaitement.

— Et vos enfants ?

— Je n'en ai pas.

— Allons, tant pis.

A ce moment, Vivier se lève et salue.

— Pardon, Monsieur, interroge le concierge; vous ne m'avez pas dit pourquoi vous étiez entré dans ma loge.

— Comment, pourquoi? réplique Vivier d'un air surpris; mais tout simplement parce que j'ai lu sur la pancarte de votre loge: « Parlez au concierge ». Alors je suis entré et suis venu vous parler.

Et avant que le bonhomme se fût remis, Vivier avait disparu.

CARRÉ MAGIQUE



Placer les 16 premiers nombres dans les 16 petits carrés, de manière à obtenir 34, lorsqu'on les additionne dans le sens horizontal, vertical, et oblique. (diagonale).

CONTRE LE RHUME

Prendre plusieurs fois par jour du lait très chaud, dans lequel on aura fait bouillir quelques figues grasses.

Le mot pour rire

Un touriste à un paysan :

— Quel est, mon brave, le plus vieil habitant de votre village ?

— Y vient de mourir!...

Gavroche ouvre poliment la porte d'une blanchisseuse, et interroge d'un ton honnête :

— Madame, c'est ici qu'on repasse ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, je *repasserai!*...

Et il s'enfuit en riant.

Concours pour les enfants

UNE JOLIE IMAGE...

Aux trois enfants qui auront deviné les premiers :

- Quelles sont les lettres :
- Les plus anciennes? .. A. G.
- Les plus fragiles..... ?
- Placées le plus haut..... ?
- Placées le plus bas..... ?
- Les moins lisibles..... ?
- Qui sont vendues..... ?
- Qu'on aime ?
- Qu'on déteste ?
- Les plus secouées ?
- Les plus malades..... ?
- Qui sont mortes... .. ?
- Qui ne croient pas en Dieu ?

La solution sera donnée dans le prochain numéro.
